

20h40 - France 5

Documentaire : "Made in China".

Les soutiers du capitalisme chinois

Le portrait sensible d'un couple de paysans devenus ouvriers qui espère, avec un salaire de misère, construire un avenir meilleur pour ses enfants.

Ce sont les nouveaux petits soldats d'un capitalisme en marche. « Travailler plus pour gagner plus », ils sont près de 140 millions à appliquer tous les jours le slogan sarkozien. Bien sûr, on pourrait considérer que leur salaire de 85 à 90 euros par mois pour un travail de 8 à 12 heures par jour, 7 jours sur 7, ressemble un peu à une sordide exploitation. Mais le jeune chef d'entreprise qui emploie 450 d'entre eux sur la zone industrielle de Cixi, au sud de Shanghai, ne craint pas, au volant de sa rutilante berline occidentale, de se décrire en bienfaiteur : « En absorbant cette main-d'œuvre de paysans, dans un pays qui n'a plus assez de terres agricoles, nous rendons aussi service à notre pays. » Le sourire carnassier qu'il arbore alors en dit long sur le véritable bénéficiaire de ce système de capitalisme d'Etat qui associe, avec une redoutable efficacité, la coercition d'un régime totalitaire et la violence d'une guerre commerciale fondée sur l'exploitation de ces soutiers de l'industrie.

Fan et Zhao, un jeune couple de paysans, ont quitté depuis dix-huit mois leur village, distant de 2 400 kilomètres, attirés par la possibilité de trouver, dans cette usine de sandalettes en plastique, l'argent nécessaire à l'éducation de leurs deux enfants laissés à la garde de leurs parents. Ils sont 600 000, dans cette zone industrielle où



Trois générations, rarement réunies, victimes de l'impitoyable « grande marche en avant ».

les usines poussent comme des champignons, à avoir suivi le même chemin de paysans/ouvriers, les « mingong ». « Avant, dans le village, on vivait au rythme des saisons, explique Fan, et le revenu de nos vergers nous rapportait de 1 000 à 3 000 euros par an. Mais les prix ont chuté, et il faut de l'argent pour nos enfants. » En travaillant à l'usine avec sa jeune femme, il parvient à économiser 100 euros par mois. Ils ont quitté le dortoir de l'usine pour une pièce sans confort, dans une

espèce de bidonville perdu dans la zone industrielle. Dans quelques jours, pour la première fois depuis leur arrivée, ils vont retourner chez eux, fêter le Nouvel An. Grillant cigarette sur cigarette, Fan laisse échapper sa douleur. « Il y a des moments, soupire-t-il, où moralement, c'est très dur à vivre. » Sa femme, elle, ne retient plus ses larmes. « Au début, ma fille me suppliait de rentrer. Maintenant, elle refuse de me parler au téléphone. Ils me manquent tellement, mes enfants... »

Jean-Yves Cauchard et Mathias Lavergne, pour Hikari Productions, ont suivi l'aventure de ce couple et leur retour, pour quatre jours, dans leur village natal. Avec sensibilité et pudeur, ils nous racontent, à travers eux, l'impitoyable « grande marche en avant » d'une Chine qui s'est jetée à corps perdu dans une mondialisation dont elle définit désormais les règles. Ils nous font comprendre aussi, grâce à ce couple bouleversant, que ceux que l'on accuse parfois de nous « voler nos emplois » sont les premières victimes d'un système qui ne leur laisse pas le choix. Dans cet « atelier du monde » où, disent-ils, « on ne voit jamais le soleil », ils continuent à espérer un avenir meilleur. Ceux qui les emploient, eux, n'ont pas eu besoin d'attendre. ■ Jacques Guérin

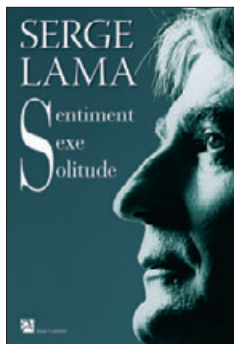
16h55 - France 2

Magazine : "Un livre".

En vers et contre tous

Serge Lama vient de publier son premier livre, un surprenant recueil de poèmes, qui révèle le chanteur populaire sous un autre jour.

Serge Lama nous reçoit chez lui, dans un appartement tout blanc. Lui est habillé en noir de pied en cap. Un peu inquiet pour la tournée qui s'annonce et le jettera sur les routes pendant plusieurs mois, il se dit épuisé par le marathon imposé par la sortie de son livre. Non pas l'autobiographie que tout le monde attendait et qu'il n'écrira jamais, par crainte de ne pouvoir tout dire, mais un recueil de poèmes. Des poèmes ? A tous ceux qui pourraient s'en étonner, Serge Lama leur répond ceci : « Je suis un auteur que le chanteur a occulté pendant des années. » En publiant « Sentiment, sexe, solitude » chez Anne Carrière, voilà qu'il refait surface. Avant d'écrire des chansons, Serge est tombé dans la poésie. Il en a écrit des milliers, sur d'innom-



« Je suis un véritable malade de la plume. »

brables bouts de papier, et depuis son plus jeune âge. « Je suis un malade de la plume, un véritable graphomane », déclare-t-il. Si bien qu'après plus de cinquante ans de ces exercices rimés, il croule sous les sonnets ! Sa femme, qui les tape scrupuleusement, lui a conseillé de les publier. Serge se tourne alors vers Anne Carrière, éditrice de son amie et compositrice Alice Dona. Mais encore faut-il les réécrire, ces poèmes d'une vie, avant de les livrer au lecteur. Serge profite d'un séjour au Québec pour les peaufiner, les raturer, les réécouter. « Sentiment, sexe, solitude » voit le jour.

« On peut lire dans ces trois S, indéfectiblement liés, un reflet de moi-même. Je suis un grand sentimental, c'est pourquoi j'ai décidé de ver-

ser d'abord dans les sentiments. Puis dans le sexe, qui en est une conséquence. Cette partie, qui comprend des poèmes érotiques, m'a été soufflée par des femmes. J'ai écrit sur leurs jouissances, leurs peines, leurs folies, sur ces personnes incapables d'amour que sont les nymphomanes. Enfin dans la solitude, je me suis inspiré de cette page blanche, cette phase d'ennui, qui s'étend entre deux relations amoureuses », explique Serge Lama. Chez ce mélancolique, qui continue de crier dans ses chansons « Je suis malade », le spleen est une fermentation, un tremplin vers la création. La chanson a toujours permis à Serge Lama d'écrire et de publier ses propres textes. Alors pourquoi éditer ce recueil ? « Quand on écrit, ce n'est pas pour voir ses manuscrits moisir dans un carton. Un poème non publié est un mort-né, qui vous ronge de regrets. Par ailleurs, une chanson est une collaboration étroite entre un compositeur, des musiciens, un auteur. Autant de contingences qui brident la création. La poésie, en revanche, permet une liberté totale. » Cette liberté, justement, lui a valu quelques sifflets dans la presse. « J'écris des choses très près du corps, avec des mots crus. Et ça m'amuse. Tant pis si certains en sont choqués. Je ne suis pas le seul à aimer parler de sexe, Brassens et Gainsbourg aussi ont chanté des grivoiseries. »

■ Astrid Eliard
TéléObs | 43